

## Comptes rendus de lecture

*The Legacy of the Kitāb: Sībawayhi's Analytical Methods within the Context of the Arabic Grammatical Tradition*

Ramzi Baalbaki

2008, Leyde, Brill, 335 p., ISBN 978 90 04 16813 8.

Ramzi Baalbaki, professeur à l'université américaine de Beyrouth, est un spécialiste internationalement reconnu de l'histoire de la grammaire arabe, et l'auteur de nombreux ouvrages et articles concernant ce domaine.

« L'héritage du *Kitāb* » (*The Legacy of the Kitāb*), publié en 2008 chez Brill dans la collection « Studies in Semitic Languages and Linguistics », est consacré au *Kitāb* de Sībawayhi (m. vers 796), premier ouvrage grammatical arabe d'origine certaine dans l'histoire de la tradition grammaticale arabe (désormais TGA), embrassant l'ensemble du champ des études grammaticales, et incontestablement le plus influent sur le développement ultérieur de cette tradition grammaticale.

L'ouvrage se compose d'une préface, de quatre chapitres, d'une bibliographie et d'index des noms, des termes et des citations coraniques. Dans le présent compte rendu, nous suivrons pas à pas le plan de l'auteur en nous réservant, au cours de la présentation du contenu de chaque partie de l'ouvrage, la possibilité de soulever les questions, objections et critiques qui nous paraîtront pertinentes.

Dans sa préface, Ramzi Baalbaki annonce que les deux grands objectifs de son ouvrage sont, d'une part, de présenter une analyse systématique du *Kitāb* lui-même et, d'autre part, d'évaluer l'impact de cet immense livre sur les auteurs ultérieurs. Il précise, à cet égard, que l'un des principaux thèmes de son travail portera sur la différence entre Sībawayhi et les grammairiens arabes qui l'ont suivi, concernant notamment le rôle du sens (*meaning*) dans l'analyse grammaticale.

Le premier chapitre comporte une introduction et trois sections. Dans l'introduction, l'auteur soulevant la question de savoir s'il y a eu, avant Sībawayhi, une recherche grammaticale digne de ce nom sur l'arabe semble, comme Carter (2004), répondre par la négative. Significativement, il propose (tout en reconnaissant qu'il y a là une simplification excessive) la thèse selon laquelle l'ensemble de l'histoire de la TGA peut se découper en trois périodes : la période pré-Sībawayhi, que l'on peut voir un peu comme une période de gestation, la période Sībawayhi, qui serait celle de l'éclosion d'une pensée grammaticale achevée, puis la période post-Sībawayhi, qui verrait l'adoption et la généralisation des théories contenues dans le *Kitāb*.

Cette façon de voir est certainement simplificatrice à l'excès, non seulement en ce qu'elle minimise la portée des recherches sur la langue dans la période qui a précédé et préparé l'élaboration de la pensée grammaticale de

Sībawayhi et de ses maîtres directs (al-Ḳalīl Ibn 'Aḥmad et Yūnus Ibn Ḥabīb), mais aussi et surtout en ce qu'elle semble appréhender les élaborations théoriques qui ont suivi le *Kitāb* comme un simple processus de diffusion de théories contenues dans celui-ci. Cette conception de l'histoire de la TGA minimise le rôle de grammairiens essentiels, comme Ibn al-Sarrāğ (m. 928) qui a entièrement repensé la structure des traités de grammaire. En outre, elle contredit en partie l'une des thèses principales de l'auteur, celle selon laquelle les grammairiens postérieurs à Sībawayhi se sont écartés, pour la plupart, de sa méthode, où le sens joue un rôle central dans l'analyse des faits de langue, pour adopter une démarche essentiellement formaliste.

La première section de ce premier chapitre est intitulée « Les activités “grammaticales” précoces et le *Kitāb* ». L'auteur y reprend les conclusions de recherches comme celles de Carter (1972, 1973) et Versteegh (1990, 1993). Il rappelle notamment que les recherches grammaticales, avant de s'autonomiser (dans la deuxième moitié du VIII<sup>e</sup> siècle) ont d'abord fait partie intégrante des travaux consacrés à l'explication et au commentaire du texte coranique. Il souligne notamment que les « lectures » coraniques (*qirā'āt*), ces variantes textuelles du texte sacré transmises par les différentes traditions de lecteurs, ont particulièrement retenu l'attention des premiers analystes de la langue, dans la mesure où elles appelaient des explications et des justifications, embryons des discussions grammaticales ultérieures. L'auteur signale que le *ḥadīṭ* (recueil de traditions relatives aux faits et gestes du Prophète) joua un rôle moins important dans ces discussions en raison essentiellement de l'enregistrement écrit plus tardif de ce type de source textuelle.

Notons que les guillemets du titre de cette section sont de l'auteur. Ils suggèrent que, selon lui, les réflexions sur la langue arabe qui ont précédé le *Kitāb* de Sībawayhi ne méritent guère d'être considérées comme de véritables réflexions grammaticales.

Ce point de vue, qui rejoint celui de Carter (2004), contredit celui de Talmon (1982, 2003) qui a essayé de montrer qu'il avait bien existé une véritable « Old Iraqi School » contre laquelle Sībawayhi et son maître al-Ḳalīl auraient élaboré leurs conceptions théoriques.

La seconde section s'intéresse aux grammairiens cités dans le *Kitāb*. Dans cette section, reprenant la démarche de Carter (2004, p. 16 et suiv.), l'auteur évoque les noms des grammairiens cités par Sībawayhi en donnant notamment le nombre supposé des citations de chacun d'entre eux dans le *Kitāb*, nombre fondé sur les décomptes effectués par Troupeau (1976, p. 227 et suiv.). Bien entendu, Yūnus Ibn Ḥabīb (crédité par Troupeau de 217 citations) et al-Ḳalīl Ibn Aḥmad (qui en totaliserait, toujours selon Troupeau, 608) se détachent nettement de la masse, apparaissant comme les deux principaux maîtres de Sībawayhi. Sans contester le bien-fondé de ces conclusions, il convient de faire une sérieuse mise au point concernant le nombre effectif de citations d'al-Ḳalīl dans le *Kitāb*.

L'ouvrage de Troupeau, intitulé *Lexique-Index du Kitāb de Sībawayhi* et publié chez Klincksieck en 1976, a constitué une contribution marquante dans le domaine de l'étude de la TGA, essentiellement en raison de son caractère factuel et méthodique. La présentation systématique et exhaustive du lexique du *Kitāb* constituait une nouveauté car même la TGA ne s'était jamais livrée à un tel travail. Ce travail se fondait sur l'édition du *Kitāb* donnée par Derenbourg (Paris, 1881-1889) et les références données dans le corps de l'ouvrage y renvoient. Selon Troupeau (*op. cit.* p. 8), « tous les mots de la langue de Sībawayhi ont été relevés à l'exception des pronoms (personnels, démonstratifs, relatifs, interrogatifs, indéfinis) et des outils grammaticaux (particules négatives et interrogatives, conjonctions, prépositions). Puis les termes ainsi retenus ont été consignés dans ce lexique qui renferme 1 823 mots dérivés de 600 racines, dont cinq seulement sont quadrilitères. »

Ce travail a permis, notamment, de découvrir que Sībawayhi ne faisait aucun usage technique du mot *ǧumla*, fondamental dans la TGA ultérieure puisqu'il y sera utilisé dans le sens de « phrase, proposition ».

Il n'est donc pas étonnant que tous les chercheurs ultérieurs aient utilisé le livre de Troupeau quand il s'agissait de trouver des statistiques textuelles fiables sur le *Kitāb*. C'est notamment ce qu'ont fait M. Carter (2004) et l'auteur de l'ouvrage que nous présentons ici à propos du nombre de fois que Sībawayhi cite les noms de grammairiens et autres informateurs dans son *Kitāb*.

Mais Troupeau avait fait ses décomptes à une époque où les chercheurs en sciences humaines ne disposaient pas d'ordinateurs. Il se trouve que l'auteur du présent compte rendu a travaillé à la mise au point d'un corpus électronique du *Kitāb* et a donc procédé, par simple souci de vérification, à une évaluation à partir de son propre corpus, et par les procédures aujourd'hui bien connues d'analyse électronique des textes, à un comptage du nombre d'occurrences des formes *al-Ḳalīl* et *Yūnus*. Or l'écart qu'il a trouvé, concernant le premier nom, entre ses résultats et ceux de Troupeau est tout à fait considérable : au lieu des 608 occurrences rapportées par Troupeau, le décompte électronique donne seulement 427 occurrences ! Cet écart est tel, même en faisant, des deux côtés, la part d'erreur inhérente à toute évaluation de ce type, que nous avons jugé nécessaire de vérifier les résultats de Troupeau, ce qui est rendu possible grâce au fait qu'il a fourni, pour tous ses décomptes, la localisation par tome de l'édition Derenbourg, par page et par ligne, du nombre d'occurrences de tous les relevés. Nous avons ainsi pu, en repassant systématiquement sur les pas de Troupeau, trouver 177 erreurs (75 pour le t. 1 et 102 pour le t. 2). Toutes ces erreurs consistent en ce que des occurrences de *al-Ḳalīl* sont décomptées en surnombre<sup>1</sup>. Au total, le nombre d'occurrences effectivement relevées par Troupeau est donc de 608-177 = 431. L'écart entre ce résultat et notre décompte électronique pourrait bien résulter soit de quelques lacunes dans l'état actuel de notre corpus, soit de décomptes par Troupeau d'occurrences de *Ḳalīl* ne renvoyant pas au personnage qui nous intéresse.

---

1. Par exemple, p. 262 du t. 1, Troupeau rapporte 5 occurrences de la forme *al-Ḳalīl* alors qu'il n'y en a qu'une seule, p. 11 du t. 2 il en compte 7 alors qu'il n'y en a que 2, et p. 43 du même t. 2 il en compte 5 alors qu'il n'y en a aucune ! Il semble que ces erreurs soient dues au fait que, dans son zèle, Troupeau a compté des pronoms anaphoriques renvoyant à *al-Ḳalīl*. Mais, outre que cela resterait à vérifier, ce n'est aucunement ce que laisse attendre son texte, comme le montre bien Carter (2004, p. 22) qui pense, sur la foi du livre de Troupeau, pouvoir dire à propos d'*al-Ḳalīl* « [qu'il] est cité 608 fois nommément (*by name*) et probablement aussi souvent par le pronom "il" [...] ». Curieusement, la forme *Yūnus* ne semble pas avoir subi les mêmes distorsions : la comparaison entre nos décomptes et ceux de Troupeau ne donne qu'une unité d'écart : 216 pour nous, 217 pour Troupeau (nous n'avons pas vérifié dans ce cas ses résultats).

Aussi intéressantes que soient ces statistiques (une fois corrigées<sup>2</sup>), elles seraient certainement plus instructives si l'on prenait la peine de les ventiler en fonction des questions où l'autorité de tel ou tel est sollicitée (ou au contraire où son jugement est contesté, ce qui se produit à l'occasion). Il est par exemple frappant, au simple parcours des relevés de Troupeau, de constater que le nombre de citations de *Yūnus* dans la 1<sup>re</sup> partie du *Kitāb* est supérieur à celui de ses citations dans la 2<sup>e</sup> partie, alors que c'est sensiblement l'inverse pour *al-Ḳalīl*.

Cette remarque, au demeurant encore très globale, prend toute sa portée si on la rapproche des phrases introductives au chapitre 2 de l'ouvrage : l'auteur y rappelle en effet que le *Kitāb* est fait de deux parties grossièrement égales, la première traitant du *naḥw* (grammaire et plus spécifiquement syntaxe), et la seconde du *ṣarf* (morphophonologie), et il ajoute que l'analyse linguistique de Sībawayhi dans la 1<sup>re</sup> partie est « bien plus vivante et intéressante que dans le reste du livre ». À partir de cette appréciation, et en observant que l'usage de l'analogie (*qiyās*) que fait Sībawayhi diffère sensiblement entre la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> partie (nous reviendrons plus loin sur ce point), on peut supposer que l'influence de ses maîtres sur Sībawayhi, notamment celle d'al-Ḳalīl, n'est pas uniforme. Les usages assez différenciés du *qiyās*, plus proche des intuitions des locuteurs dans la 1<sup>re</sup> partie, plus « spéculatif » dans la 2<sup>e</sup>, pourraient étayer cette hypothèse.

Cette section se termine par une discussion de la portée qu'il convient d'attribuer à la mention, souvent faite dans le *Kitāb*, de « grammairiens » (*naḥwiyyūn*) qui restent anonymes mais dont Sībawayhi cite les théories, souvent pour les critiquer. On sait que selon Talmon (1982, 2003) il ne s'agit de rien moins que des restes, passablement éparpillés, d'une « *Old Iraqi School of grammar* » contre laquelle, dans une large mesure, Sībawayhi et son maître al-Ḳalīl auraient élaboré leurs propres conceptions théoriques, conceptions dont le *Kitāb* est le dépositaire, et qui serviront de base au développement ultérieur de la TGA. Selon l'auteur, qui rejoint en cela les positions de Carter, les éléments dont nous disposons aujourd'hui, s'ils permettent d'admettre l'existence de réflexions grammaticales plus ou moins élaborées contemporaines de Sībawayhi et de ses maîtres, ne permettent cependant pas de parler véritablement d'école grammaticale.

Dans la troisième section, intitulée « Les ouvrages grammaticaux contemporains du *Kitāb* », l'auteur évoque en fait surtout les compilations de données linguistiques effectuées par des philologues comme al-'Aṣma'ī ou 'Abū 'Amr Ibn al-'Alā' dans le cadre de ce que l'on a appelé le *ḡam' al-luḡa* (compilation de données linguistiques). Il évoque aussi quelques titres à consonance grammaticale d'ouvrages attribués à des contemporains de Sībawayhi mais que l'on n'a jamais retrouvés et dont les titres paraissent en tout état de cause trop modernes pour être plausiblement des œuvres de l'époque.

On peut regretter, en revanche, qu'il passe trop rapidement sur des ouvrages attestés, comme le *Kitāb al-'ayn*, dictionnaire attribué au moins en partie à al-

---

2. Sur une tentative de faire un relevé exhaustif de toutes les références à al-Ḳalīl dans le *Kitāb*, cf. Ḥaddād, 1997.

Ḳalīl, ou le *Kitāb al-ǧumal*, attribué à Ibn Šuqayr (et parfois à al-Ḳalīl) et dont l'examen permet de deviner des traits archaïques de l'analyse grammaticale antérieure au *Kitāb* ou qui lui est contemporaine.

On peut également regretter que l'auteur ait négligé de traiter de la période historique qui suit immédiatement la mort de Sībawayhi, période durant laquelle, pendant un siècle environ, l'analyse grammaticale continue de se développer en grande partie en dehors de l'influence du *Kitāb* dont la réception prendra une centaine d'années (cf. sur cette question Bernards, 1997)... Cette négligence contribue à conforter l'idée, largement répandue par les sources traditionnelles, selon laquelle le *Kitāb* une fois écrit, le génie de Sībawayhi a immédiatement été reconnu et ses idées comprises et adoptées, ce qui est inexact.

Le chapitre 2, intitulé « Outils analytiques fondamentaux du *Kitāb* », comporte une introduction et 7 sections. Dans l'introduction, l'auteur fait une rapide présentation de la structure bipartite du *Kitāb* : la 1<sup>re</sup> partie, consacrée à la syntaxe (*naḥw*), est, selon l'auteur, la plus vivante (*vivid*) et la plus intéressante (*engaging*). La 2<sup>e</sup> partie est consacrée à la morphophonologie (*ṣarf*), où, selon l'auteur, la description de la structure des mots et la discussion « spéculative » (*sic*) des changements de structure qu'auraient subies leurs « supposées origines » (*re-sic*) n'auraient guère permis au génie de Sībawayhi de se donner libre cours.

L'auteur fait ensuite un rapide exposé sur l'élaboration du lexique technique de Sībawayhi et souligne en particulier que nombre de termes sont utilisés tantôt dans un sens technique et tantôt avec leur acception courante dans la langue, ce qui crée parfois des incertitudes sur la lecture du texte. Il précise aussi qu'un certain nombre de termes techniques essentiels de la TGA ultérieure sont inconnus du *Kitāb* ou y ont une acception différente...

L'auteur procède ensuite à la présentation détaillée de sept concepts qu'il considère comme les outils analytiques fondamentaux du *Kitāb*. Il s'agit des termes de *samā'* (que l'auteur glose « données attestées »), *qiyās* (« analogie »), *'illa* (« cause » selon l'auteur), *taqdīr* (que l'auteur glose « insertion supplétive »), *'amal* (que l'auteur glose « gouvernement »), *'aṣl* (selon l'auteur « origine ») et enfin de ce que l'auteur nomme « *Group membership* ».

Une première remarque, générale, peut être faite à propos de cette liste censée inventorier les outils analytiques fondamentaux du *Kitāb* : l'examen, même sommaire, de la fréquence d'occurrence de ces divers termes dans le *Kitāb* révèle des différences frappantes et dont il paraît difficile de ne pas tenir compte. Ainsi, en se fondant sur les relevés et les catégorisations de Troupeau (qui s'efforce de distinguer les emplois techniques des emplois courants), on trouve les chiffres suivants :

- *samā'* (et mots de même racine ayant une valeur analogue) : 7 occurrences ;
- *qiyās* (et mots de même racine ayant une valeur analogue) : 223 ;
- *'illa* (et mots de même racine ayant une valeur analogue) : 25 ;
- *taqdīr* (et mots de même racine ayant une valeur analogue) : 24 ;

- 'amal (et mots de même racine ayant une valeur analogue) : 550 ;
- 'aṣl (et mots de même racine ayant une valeur analogue) : 564.

On voit immédiatement que tous ces termes sont loin d'avoir des fréquences d'usage similaires dans le *Kitāb* et il peut être légitime, par suite de ce constat, de s'interroger sur la prétention des moins fréquents, notamment *samā'*, *'illa* et *taqdīr*, à figurer parmi les « outils analytiques fondamentaux du *Kitāb* ».

On peut ajouter, dans cet ordre d'idées, que Carter (2004, p. 76 et suiv.), qui poursuit pourtant des objectifs assez proches de ceux de l'auteur, propose une liste sensiblement différente de termes supposés désigner des concepts analytiques essentiels du *naḥw* chez Sībawayhi. Or parmi ces termes, celui de *mawḍi'* (litt. « place » et que Carter traduit par « fonction »), notamment, se présente dans le *Kitāb* avec une fréquence d'occurrence de 451 (plus 35 occurrences pour son pluriel) et ce rien que pour la syntaxe, si l'on en croit le dépouillement de Troupeau. Si l'on y ajoute, toujours selon la même source, 344 + 58 occurrences pour la morphophonologie, force est d'admettre que l'on est là en face d'un « outil analytique » absolument incontournable !

Ces remarques ne visent nullement à invalider radicalement les propositions de l'auteur mais plutôt à montrer que les lectures du *Kitāb* de Sībawayhi restent largement ouvertes et qu'on est loin d'avoir trouvé la clé qui ouvre toutes les portes...

En tout état de cause, et pour s'en tenir aux mots qui pourraient être reconnus par tous comme correspondant à des outils analytiques fondamentaux du *Kitāb*, une analyse plus fine et qui tiendrait compte notamment de la division du *Kitāb* en deux parties traitant de questions sensiblement différentes (en gros, la syntaxe pour la 1<sup>re</sup> partie, la morphophonologie pour la 2<sup>e</sup>), devrait permettre de mieux évaluer la généralité et la portée de ces concepts. Par exemple, une approche de ce type portant sur la distribution des trois concepts les plus fréquents retenus par l'auteur selon les deux parties du *Kitāb* montre que *qiyās* et *'aṣl* sont utilisés beaucoup plus souvent dans la 2<sup>e</sup> partie que dans la 1<sup>re</sup>, alors que pour *'amal* c'est nettement l'inverse.

Il nous paraîtrait très difficile de soutenir que ces constatations n'ont pas d'incidence sur l'économie conceptuelle générale du *Kitāb*.

Ces remarques générales faites, nous voudrions nous arrêter un instant sur l'analyse que donne l'auteur de deux des « outils analytiques fondamentaux » qu'ils repère chez Sībawayhi, celui de *'amal* et celui de « *Group membership* ».

Concernant le terme de *'amal*, nous observerons tout d'abord que l'auteur, lorsqu'il l'introduit, le glose (p. 83) par « gouvernement », glose hélas largement répandue dans toute la littérature récente sur la TGA<sup>3</sup> et qui nous paraît être un

---

3. Nous avons nous-mêmes commis collectivement cette erreur dans Bohas, Guillaume et Kouloughli, 2006 [1990]. L'auteur du présent compte rendu a eu ensuite l'occasion de corriger cette bévue (Kouloughli, 1999).

grave malentendu, soit sur le sens de *'amal* dans la grammaire arabe, soit sur celui de « gouvernement » en linguistique moderne, soit sur les deux ! L'auteur semble avoir pressenti néanmoins que cette glose avait quelque chose d'inadéquat car la plupart du temps, au lieu de parler de « gouvernement » et de « gouverneur », il parle de *'amil* et de *'āmil*.

Pour ce qui est plus spécifiquement du concept de *'āmil ma'nawiyy*, l'auteur traduit le dernier mot de cette expression par « *abstract* », ce qui, concernant Sībawayhi, est assez suspect. Mais surtout, dans son application au cas du *mubtada'*, l'auteur (p. 90-91) en donne une interprétation entièrement influencée, selon nous, par les conceptions purement formalistes de la TGA ultérieure et qui ignore le signal, pourtant clair, que donne la terminologie de Sībawayhi : *mubtada'* (et le verbe correspondant, *ibtada'a*), si l'on veut bien oublier les attributs dont l'a surchargé la TGA et regarder « naïvement » l'usage qu'en fait Sībawayhi, renvoie à une conception manifestement pragmatique et énonciative de l'acte par lequel l'énonciateur « commence<sup>4</sup> » un énoncé en sélectionnant un terme (qui doit être défini, c'est-à-dire connu des deux interlocuteurs), terme sur lequel il construit un énoncé... Parler du *mubtada'* comme d'un « *abstract governor* » alors qu'il s'agit d'un acte concret de l'énonciateur<sup>5</sup> est une sérieuse méprise concernant le sens de ce concept chez Sībawayhi.

Quant au concept de « *Group membership* », on peut se demander ce qui a poussé l'auteur à l'exprimer en anglais plutôt que de chercher à lui associer un ou des termes utilisés dans le *Kitāb* pour en parler. Pourtant, à la lecture de la section consacrée à cette notion, un mot se présente comme un candidat évident, celui de *tamakkun* (représenté, sous différentes formes, par 152 occurrences chez Troupeau). Sur cette question aussi le test de la distribution des occurrences dans le *Kitāb* donne des résultats instructifs et qui amènent à pointer ce qui nous semble une sérieuse bévue dans la compréhension de l'auteur concernant le concept de *tamakkun*.

Observons, pour commencer, que l'examen de la distribution du mot *tamakkun* et des mots qui lui sont associés montre qu'ils sont répartis de façon à peu près égale entre les deux parties du *Kitāb* (56 dans la première partie, 40 à la charnière des deux et 56 dans la seconde selon notre propre évaluation). Ajoutons en outre que si l'on se donne la peine d'étudier les conditions effectives d'utilisation de cette famille de mots<sup>6</sup>, on s'aperçoit qu'il sont employés dans des contextes extrêmement variés : il peut certes être question du *tamakkun* des noms<sup>7</sup>, mais aussi de celui des verbes<sup>8</sup> ou même des particules<sup>9</sup>. On ne peut donc

---

4. Il faudrait peut-être même dire « choisit de commencer » pour tenter de rendre compte de la valeur de *ibtada'a* par contraste avec le cognat *bada'a*.

5. Sur le concept d'*ibtidā'* chez Sībawayhi, voir 'Irāqī, 1992.

6. Sur l'emploi de *tamakkun* chez Sībawayhi, voir Danecki, 1993.

7. Et pas seulement du point de vue de leurs propriétés morphologiques (déclinabilité), mais aussi du point de vue de leurs fonctions syntaxiques (par exemple que certains *zurūf* sont « *ḡayr mutamakkinā* » ; voir *Kitāb*, 3, p. 245).

absolument pas souscrire à la lecture que l'auteur propose du terme *tamakkun* (p. 113) et qui le réduit à la « déclinabilité » des noms. Cette lecture est certes celle de la plupart des grammairiens arabes qui ont succédé à Sībawayhi (on peut même la considérer comme une spécificité de la TGA « tardive »), mais c'est une grave bévue que de l'appliquer à Sībawayhi. Chez lui, un mot, quelle que soit sa catégorie, est plus ou moins *mutamakkin* en fonction de sa centralité dans sa catégorie (*i. e.* selon qu'il est plus ou moins « prototypique » dans sa catégorie) et donc le concept de « *group membership* » tel que l'aurait sans doute entendu Sībawayhi correspond exactement à la notion de *tamakkun*. C'est un fatal contresens qui a conduit la TGA à comprendre la notion de *tamakkun* comme référant à la déclinabilité du nom<sup>10</sup>, et le fait qu'il ait été commis par la plupart des grammairiens arabes « tardifs » (à l'exception, semble-t-il, d'al-Astarābādī) ne le rend pas plus excusable.

Le chapitre 3 comporte également une introduction et sept sections. Les deux premières sections tournent autour d'une distinction, fondamentale dans la TGA, distinction qui oppose le *'ašl* (litt. « origine »), forme de base ou forme source, et le *far'* (pluriel *furū'*, litt. « branche(s) ») qui renvoie à tout ce qui a un statut dérivé et dont le traitement adéquat requiert l'identification correcte du *'ašl*. L'auteur y montre, à travers ce qu'il désigne comme la « préservation des règles de base », les procédures d'analyse par lesquelles Sībawayhi s'efforce de rassembler le plus grand nombre de *furū'* sous un même *'ašl* et ce à tous les niveaux de l'analyse des données.

Dans les deux sections suivantes, l'auteur traite de la nature des explications dans la grammaire de Sībawayhi. Il montre, de façon convaincante, qu'en syntaxe ces explications sont souvent de nature sémantico-pragmatique et incluent des références aux intentions du locuteur et à sa prise en compte de l'interlocuteur dans sa formulation des énoncés qu'il produit. On signalera ici la brillante analyse proposée par l'auteur de la manière dont Sībawayhi construit des familles d'énoncés en relation paraphrastique pour mettre en évidence une propriété sémantico-syntaxique (en l'occurrence la marque du subjonctif et sa valeur d'événement simplement envisagé par contraste avec l'indicatif et sa valeur d'événement effectif).

Dans la section suivante, intitulée « outils pour tester la validité du système », l'auteur traite de la question des outils utilisés par Sībawayhi pour mettre à l'épreuve la validité du système d'analyse des données qu'il élabore. L'auteur évoque notamment les techniques utilisées par Sībawayhi pour tester le fonctionnement de mécanismes linguistiques généraux postulés dans le *Kitāb*. La

---

8. Par exemple : « *kamā ġa'alū 'alayka wa-ruwaydaka ka-l-fi'li l-mutamakkin* » (*Kitāb*, 1, p. 376), ou encore : « *lā takūnu lāta 'illā ma'a l-ḥiyn [...]* *wa-lam tumakkan tamakkunahā [i.e. laysa]* » (*Kitāb*, 1, p. 57).

9. Par exemple : « *wa-ġuzimat ladun wa-lam tuġ'al ka-'inda li-'annahā lā tumakkanu fi l-kalāmi tamakkuna 'inda* » (*Kitāb*, 3, p. 285).

10. Sur cette question, voir Kouloughli, 2000.



technique des familles paraphrastiques qui a fait l'objet principal de la précédente section est sans doute la plus intéressante de ces techniques et la plus caractéristique de la démarche à fondement essentiellement sémantique de la syntaxe de Sībawayhi.

Cette méthode est à distinguer, dans son principe, d'une autre, qui peut sembler en être une simple extension, et qui consiste à faire « tourner » au maximum un mécanisme de génération de formes linguistiques par une application mécanique de l'analogie (*qiyās*). En syntaxe, Sībawayhi a, dans l'ensemble, évité ce piège, bien que quelques exemples (heureusement rares) montrent qu'il n'y a pas complètement échappé. Un exemple particulièrement éloquent où Sībawayhi semble avoir succombé à la tentation formaliste en syntaxe est celui où il engendre (au cours de la discussion du fonctionnement de 'ayy à l'état construit) la phrase abracadabrante suivante (*Kitāb*, 2, p. 406) :

'ayya man 'in ya'tihi man 'in ya'tinā nu'tihi yu'tihi ta'ti yukrimka.

Rare, nous l'avons dit, en syntaxe, l'usage de ce procédé est par contre fréquent en morphophonologie. Dans la deuxième partie du *Kitāb*, des sections entières sont, par exemple, consacrées à savoir quel devrait être disons le marquage casuel à utiliser à propos de deux hommes nommés tous les deux *muslimūna* (nom morphologiquement masculin pluriel) ou *tamarāt* (nom morphologiquement féminin pluriel). Il n'est pas inintéressant de remarquer que dans presque tous les exemples de telles élucubrations, c'est al-Ḳalīl qui est consulté...

La dernière section de ce chapitre traite du problème fondamental de l'unité interne du *Kitāb*, problème auquel, nous semble-t-il, l'auteur ne répond que de façon partielle et en laissant ouverte, selon nous, l'interrogation la plus cruciale.

L'auteur propose trois indices essentiels témoignant de l'unité interne du *Kitāb*. Le premier est le fait que le même outillage analytique est mis en œuvre de façon cohérente à travers l'ensemble de l'ouvrage, pour rendre compte à la fois des phénomènes syntaxiques et morphologiques. Le second est l'unité d'approche des données intégrées dans une vision cohérente de l'objet d'étude que Sībawayhi nomme *kalām*. Le troisième indice est le nombre considérable de références croisées, renvois d'un passage du *Kitāb* à un autre, et qui attestent que l'ensemble a été pensé comme un tout dont les différentes parties sont interdépendantes. On pourrait ajouter un quatrième indice, mis en lumière par Carter (1972b) et qui consiste en l'emploi, pour traiter de plusieurs questions à première vue distinctes, d'un « exemple paradigmatique » (en l'occurrence, dans le texte de Carter, le syntagme *'iṣrūna dirhaman*) pour mettre en évidence les analogies structurales entre ces différentes questions.

On ne peut que souscrire à l'analyse de l'auteur sur l'importance de ces indices d'unité de conception du *Kitāb*. Mais la question qui, de notre point de vue, est à peine effleurée, et sur laquelle aucune réponse n'est vraiment proposée, est celle de l'organisation conceptuelle du *Kitāb*. Posée en termes très simples, cette question peut être formulée ainsi : quel est le fil conducteur général du livre de

Sībawayhi, ce fil qui nous permettrait de comprendre, concrètement et au fil des pages, le principe conceptuel qui commande la succession des sections (*'abwāb*) du *Kitāb* ?

Certes, nous sommes bien d'accord sur le fait que le *Kitāb* comporte deux parties, la première consacrée à la syntaxe (*naḥw*), la seconde à la morphophonologie (*ṣarf*). Nous savons aussi que les premières sections du livre, qui ont parfois été baptisées par les grammairiens ultérieurs « *risālat al-kitāb*<sup>11</sup> » et ont fait l'objet d'études séparées, constituent une sorte d'introduction méthodologique générale aux développements qui suivront.

Mais ce sur quoi nous voudrions des explications, c'est la suite. Quelle est la logique, ou même, plus modestement, le principe associatif, qui commande la succession des sections du *Kitāb* ? Pourquoi une même question, la transitivité par exemple, n'y est-elle pas traitée complètement en un seul point de l'ouvrage, mais se trouve en quelque sorte éparpillée sur différentes parties de l'ouvrage ? Quel ordre commande la succession des questions traitées ?

Ces questions sont d'autant plus lancinantes que la consultation d'ouvrages plus tardifs de la TGA, précisément à partir d'*Ibn al-Sarrāğ*, ne présente plus pour nous aucune difficulté conceptuelle quant à la perception de la logique qui sous-tend l'exposé<sup>12</sup>.

Il faut donc bien admettre que l'on est, avec le *Kitāb*, et contrairement aux ouvrages de la TGA après la révolution conceptuelle introduite par Ibn al-Sarrāğ, devant une structure intellectuelle archaïque, qui diffère de celle qui nous est familière, fondée qu'elle est sur une organisation hiérarchique à base catégorielle. Mais quelle est cette structure intellectuelle, et comment est-elle à l'œuvre concrètement dans le *Kitāb*, ce sont là des questions auxquelles, à notre connaissance, aucun des spécialistes de Sībawayhi n'a encore été en mesure de répondre.

Le dernier chapitre de l'ouvrage, intitulé « comparaison avec les auteurs ultérieurs », comporte une introduction et quatre sections.

La 1<sup>re</sup> section, intitulée « de Sībawayhi à Mubarrad », porte en fait essentiellement sur Mubarrad (m. 898) et consiste plus spécialement à mettre en évidence sa conception du statut respectif des données empiriques (*samā'*) et des données construites par les grammairiens grâce au raisonnement analogique (*qiyās*). Selon l'auteur, l'approche de Mubarrad, par contraste avec celle de Sībawayhi, se caractérise par une attitude beaucoup moins ouverte à l'égard des données attestées, marginalisées voire rejetées par ce grammairien lorsqu'elles semblent contredire les règles, et corrélativement par une tendance à accepter un peu trop facilement des données construites par analogie mais éventuellement inattestables.

---

11. Sur la *risāla* voir, par exemple LLMA n° 5.

12. La période intermédiaire entre Sībawayhi et Ibn al-Sarrāğ apparaît clairement comme transitionnelle : ainsi, la lecture de Mubarrad (et même de Zağğāğī, contemporain d'Ibn al-Sarrāğ, mais avec une structure intellectuelle plus archaïque), semblent ne pas encore avoir complètement rompu avec l'*épistémè* de Sībawayhi.

Dans la 2<sup>e</sup> section, intitulée « la dégénérescence de la démarche de Sībawayhi et la prédominance des considérations formelles », l'auteur développe et illustre par divers exemples la thèse selon laquelle la tendance qui va dominer la majorité des productions grammaticales de la TGA va consister à donner une formulation de plus en plus formaliste et « pédante » aux règles grammaticales, et à s'éloigner ainsi des intuitions de Sībawayhi qui cherchait le plus souvent à expliquer les faits linguistiques en recourant aux intuitions, tendances et représentations des locuteurs.

On ne peut que souscrire à ce diagnostic de l'auteur mais on ne peut en même temps manquer d'être surpris par le nombre de formulations qui semblent l'affaiblir, sinon l'annuler. Ainsi, on reste perplexe sur la façon dont il convient de comprendre le point de vue de l'auteur lorsqu'on lit (p. 231) que « en ce qui concerne la terminologie, l'argumentation et l'ensemble des outils analytiques les grammairiens tardifs furent en général fidèles à un haut degré à l'héritage de Sībawayhi », ou encore (p. 235) qu'« il peut être opportun de souligner que les différences entre Sībawayhi et les auteurs plus tardifs [...] ne doivent pas masquer le fait que les traits principaux de l'ensemble de la tradition sont fondamentalement ceux du *Kitāb* ». On ne peut, en l'occurrence, s'empêcher de penser que les remarques que nous avons faites plus haut sur le fait que l'interprétation que l'auteur donne de certains concepts du *Kitāb* (comme *tamakkun* ou *mubtada'*) reste prisonnière de la vision héritée de la TGA plus tardive et ne rend pas justice à la spécificité de la pensée de Sībawayhi, sont pour quelque chose dans ses appréciations par trop indulgentes concernant la proximité des conceptions linguistiques de Sībawayhi et de la TGA tardive.

La 3<sup>e</sup> section de ce dernier chapitre, intitulée « implications pédagogiques », prétend examiner les conséquences de l'évolution formaliste de la TGA sur l'enseignement de la grammaire arabe. Ces considérations pédagogiques nous semblent passablement anachroniques, et donc peu significatives, étant dénuées de tout examen des conditions socio-historiques de l'enseignement/apprentissage de l'arabe, qui sont évidemment bien différentes à l'époque moderne de ce qu'elles ont été à l'époque médiévale. Cette critique, concernant la lacune que constitue l'absence de considérations relatives à l'évolution, notamment socio-linguistique, des sociétés arabophones nous semble devoir s'appliquer à l'ensemble de ce chapitre. En effet, il paraît difficile de considérer comme secondaire, ou pire, négligeable, le fait qu'assez vite après l'élaboration du *Kitāb* la *fushā* a cessé d'être une langue apprise et parlée spontanément dans le processus de communication naturel, notamment dans les villes. Il nous semble que l'on ne peut comprendre le changement du poids relatif du *samā'* et du *qiyās* (pour ne prendre que cet exemple) entre l'époque de Sībawayhi et celle des grammairiens plus tardifs, sans tenir compte du changement de statut socio-linguistique de la *fushā*. Il en va très probablement de même en ce qui concerne les principes d'explication des faits linguistiques : pour les expliquer en référence aux intui-

tions et représentations des Arabes, comme le fait Sībawayhi, il faut avoir « sous la main » des locuteurs authentiques de cette variété de langue.

La dernière section, intitulée « Tentatives de restaurer le rôle du sémantique », examine les contributions de quatre personnalités marquantes de la culture arabe tardive : trois « linguistes », Ibn Ğinnī (m. 1002), 'Abd al-Qāhir al-Ġurġānī (m. 1078), al-Suhaylī (m. 1195) et, de façon plus inattendue, al-Ġāhiz (m. 869), un des auteurs majeurs de la littérature arabe classique, auteur polygraphe dont l'insatiable curiosité l'a amené à écrire sur toutes sortes de sujets, y compris sur celui de « l'expression », ce qui lui vaut d'être cité parmi les grands défenseurs du « sens » dans la tradition arabe.

L'auteur donne dans cette dernière section de son livre de bons résumés des apports de ces quatre auteurs dont les contributions concernant la réflexion sur le statut du sens (*ma'nā*) dans la langue et la littérature furent en effet essentiels dans la culture arabe.

L'ouvrage se termine par une riche bibliographie (sources primaires et secondaires), trois index (un des noms propres, un des termes, et un troisième des citations coraniques). Signalons que le premier de ces index présente certaines lacunes (des auteurs cités dans l'ouvrage n'y figurant pas).

Au total, et malgré les critiques et réserves que nous avons exprimées à propos de certaines de ses parties, la lecture de cet ouvrage nous paraît indispensable aux étudiants et chercheurs intéressés par l'approfondissement de la compréhension du *Kitāb* de Sībawayhi, ouvrage fondamental de la culture linguistique universelle et non seulement arabe.

Djamel Kouloughli<sup>13</sup>

## Éléments de bibliographie

- BERNARDS M., 1997, *Changing Traditions. Al-Mubarrad's Refutation of Sībawayhi and the Subsequent Reception of the Kitāb*, Leyde, Brill.
- BOHAS G., GUILLAUME J.-P. et KOULOUGHLI D. E., 1990, *The Arabic Linguistic Tradition*, Londres, Routledge (rééd. 2006, Washington, Georgetown University Press).
- CARTER M. G., 1972a, « Les origines de la grammaire arabe », *Revue des études islamiques*, n° 40, p. 69-97.
- 1972b, « Twenty dirhams in the *Kitāb* of Sībawayhi », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, n° 35, p. 485-496.
- 1973, « *Ṣarf* et *kilāf*, contribution à l'histoire de la grammaire arabe », *Arabica*, n° 20, p. 292-304.
- 2004, *Sībawayhi*, Londres, Tauris.
- CHAIRET M., 2000, « *Kiffa*, *ṭiqal* et *tamakkun* : régime d'incidence et classes de mots », *Langues et littératures du monde arabe*, n° 1, p. 213-226.

---

13. CNRS, HTL (Histoire des théories linguistiques), UMR 7597.

- DANECKI J., 1993, « The notion of *tamakkun* in Sībawayhi's grammar », *Rocznik Orientalistyczny*, n° 48, p. 121-130.
- ḤADDĀD Ḥ., 1997, « *Al-Ḳalīl Ibn Aḥmad wa-l-Kitāb* », *Al-Lisān al-'arabī*, p. 46.
- 'IRĀQĪ Š., 1992, « *Mafhūm al-ibtidā' 'inda Sībawayhi* », *'Abḥāt fī al-turāt al-lisāniyy al-'arabiyy*, *Linguistica Communicatio*, D. E. Kouloughli éd., vol. IV, n° 2, p. 53-62.
- IBN AL-SARRĀĈ Abū Bakr Muḥammad (m. 928), *Kitāb al-'uṣūl fī l-naḥw*, Beyrouth, Mu'assa-sat al-Risāla, 1985.
- KOULOUGHLI D. E., 1999, « Y a-t-il une syntaxe dans la tradition arabe ? », *Histoire Épistémologie Language*, t. XXI, fasc. 2, p. 45-64.
- 2000, « Le nom propre arabe avec nounation », Journée d'études « Approches du nom propre », UMR 7597 et Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage.
- SĪBĀWAYHI (m. ~796), *Kitāb*, Hārūn éd., *'Ālam al-Kutub*, Beyrouth, 1966-1977.
- TALMON R., 1982, « *Naḥwiyyūn in Sībawayhi's Kitāb* », *Zeitschrift für Arabische Linguistik*, n° 8, p. 12-38.
- 2003, *Eighth-century Iraqi Grammar: A Critical Exploration of pre-Ḥalīlian Arabic Linguistics*, Winona Lake, Indiana, Eisenbrauns.
- TROUPEAU G., 1976, *Lexique-index du Kitāb de Sībawayhi*, Paris, Klincksieck.
- VERSTEEGH K., 1990, « Grammar and exegesis: the origins of Kufan grammar and the *tafsīr muqātil* », *Der Islam*, n° 67, p. 206-242.
- 1993, *Arabic Grammar and Qur'ānic Exegesis in Early Islam*, Leyde, Brill.

*Encyclopedia of Arabic language and linguistics (EALL)*, vol. I, A-Ed.  
Kees Versteegh (general editor), Mushira Eid, Alaa Elgibali, Manfred Woidich  
and Andrzej Zaborski (associate editors).  
2006, Leyde, Boston, Brill, 684 p., ISBN 978-9004144736.

On the initiative of Andrzej Zaborski, E. J. Brill in Leiden undertook more than a decade ago to publish a modern encyclopedia of Arabic linguistics in four volumes, the last of which was published in Spring 2009. Evidently, the need for a linguistically orientated encyclopedia of the Arabic language is considerable. The *Encyclopaedia of Islam* is mainly historical, describing the Arabic prestige language tradition, and the reference grammars are hopelessly outdated, except for corpus based *Modern written Arabic: A comprehensive grammar* by Badawi, Carter, and Gully (2004). No work so far has endeavoured to describe with modern terminology the linguistic reality of the Arabic language, ancient and modern, the standard language and the spoken varieties. With the resulting volumes in hand, it must be said that the enterprise has been successful. Within an interval of a few years, all four volumes have been published and a comprehensive and relevant choice of topics have been covered and pertinent regions described that have never before been treated systematically by a modern international scholarship.

The editorial principles are commendable. All varieties of Arabic are recognized, pre-Classical Arabic, Classical Arabic, Modern Standard Arabic and Arabic vernaculars. And scholars from Arab as well as Western countries contribute to the articles. And scholars representing different linguistic schools partake in the writing, since the editors believe that “alternative analyses, whether traditional, functionalist, generativist, minimalist, or reflective of any other linguistic school, should all be represented” (p. vii). The result is a work that will find acceptance in all parts of the world of Arabic scholarship, which, as the editors truly point out, “is characterized by a fragmentation of the efforts of scholars, both between the Arab and the Western countries and between Europe and the United States. As a result, scholars often are not aware of the work done by colleagues elsewhere” (p. vi). Hopefully, this unsatisfactory state of things will, at least to some extent, be remedied by this encyclopedia.

The indigenous Arabic grammatical tradition is duly covered by the *EALL*. This is a topic not easily accessible to the non-specialist and therefore of great value for “students, especially those at the graduate and postgraduate levels”, a category specifically targeted by the *EALL*. The entries covering the terminology of the medieval Arab grammarians bear Arabic names. In the first volume, we encounter “Ā'id” (anaphoric pronouns), “Amal” (governance, i.e. “the grammatical effect of one word of a sentence on another”), “Aṣl” (form, pattern), “Binā” (words with fixed end-vowels), “Ḍamīr” (pronoun, a subcategory of *kināya*), and “Ḍidd” (words with mutually exclusive meanings). Modern linguistic categories are represented by their English designations: “Adjective Phrase”, “Adjectives”, “Adverbs”, “Affrication”, “Agent”, “Agreement”, etc.; all-in-all

63 entries, the last of which is “Dysphemism”. It is clear that covering the categories of modern linguistics applied to the Arabic language is a major and extremely valuable feature of the *EALL*<sup>1</sup>.

Among the linguistic entries a major article is “Aspect” by John C. Eisele. At first sight it seems to be a pendant article to that on “Aktionsart” by Johannes Reese, but a closer reading reveals that Eiseles entry covers Aktionsart as well. Eisele defines ‘lexical aspect’ as the articulation of aspect confined to a single lexical item (Aktionsart) and devotes the greater part of the article to this phenomenon, while ‘formal aspect’, that is aspect as grammaticalized in verbal morphemes (conjugations) is treated on one page. This is to be regretted, since, as Eisele rightly notices, “the notion of aspect itself has remained ill-defined in discussions of aspect in Arabic” (p. 196). Eisele’s observation that inference is an important factor is productive: the more detailed aspectual information should not be assumed to be grammaticized in the grammatical morpheme, it is due to other factors as well, the lexical item, “preverbal particles, syntactic context, or the pragmatics of the situation” (p. 196). This productive idea should have been developed further instead of the schematic categorization of the suffix conjugation as ‘event’, the prefix conjugation as ‘process’ and the participles as ‘statives’<sup>2</sup>.

There are some inconsistencies in the choice of entries. “Apposition” is a separate entry in volume I, and the reader expects of course also an entry on “Coordination”. But at the place of “Coordination” in vol. I, the *EALL* refers the reader to an entry “Parataxis” (in vol. III) from which the reader is further referred to “Sentence Coordination” in volume IV. The articles are good, though. In “Apposition” we encounter the thought-provoking concluding remark “that the boundaries between appositives, coordination, complementation, and parataxis may not be drawn aptly” (p. 125). The entry is followed up with a basic but up-to-date description of “Sentence” and “Sentence Coordination” in vol. IV, in which coordination is defined, much in accordance with Halliday, as “the process whereby constituents are linked on the same structural level” (IV, p. 189). The same line of thought is found in the article “Conjunctions” by Michael Waltisberg who widens the horizon by observing that “[t]he distinction between coordinate and subordinate in Arabic often becomes blurred in that several conjunctions have coordinate and subordinate function” and that many semantic notions can be conveyed not only by conjunctions but also by means of asyndetic constructions and circumstantial clauses embedded with *wa-*” (p. 468).

---

1. A term not covered is “Annexion”, which has been previously discussed for example by Jan Retsö in “Relative-clause marking in Arabic dialects. A preliminary survey”, in *Approaches to Arabic Dialects: A Collection of Articles Presented to Manfred Woidich on the Occasion of His Sixtieth Birthday*, by M. Haak, R. De Jong and K. Versteegh eds, p. 263-273, Leiden, Brill, 2004. In spite of this absence the term is referred to, as if it were a separate entry, in vol. II of *EALL* (p. 164).

2. See further Isaksson *et al.*, *Circumstantial qualifiers in Semitic. The case of Arabic and Hebrew*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2009, p. 121 ff.

As expected from a new encyclopedia, new fields and methods are covered by comprehensive articles, like “Computational Linguistics” and “Corpus Linguistics”, the latter being described “to profit, as much as possible, from computational means and techniques”. Another recently coined term in linguistics is “Convergence” which is treated in an informative entry by Lutz Edzard.

A topic that stands out in *EALL* is dialect studies, which has often been unfairly treated in previous works on the Arabic language. The Arabic vernaculars of today are here covered by the leading scholars in the field. In volume I, we find the central entries “Dialect Geography” by Peter Behnstedt, “Bedouin Arabic” by Judith Rosenhouse, “Creole Arabic” by Jonathan Owens, “Dialect Koine” by Catherine Miller, “Dialects: Classification” by Heikki Palva, and the intensively discussed topic “Dialects: Genesis” by Soha Abboud-Haggar. The latter entry is recommended to anyone seeking a first introduction to the issue of the origin of the modern spoken dialects. It informs of the two basic theories, the post-islamic military koine theory (Ferguson) and the theory of a pre-islamic urban spoken Arabic without case endings (Corriente). The article discusses with valuable references the possibility of two varieties of spoken Arabic already in pre-islamic times, one with *ʿirāb* and one without, and establishes Classical Arabic as a later variant of the former, normalized by Muslim grammarians.

Articles on specific dialect regions in volume I are “Afghanistan Arabic” (Bruce Ingham), “Algiers Arabic” (Aziza Boucherit), “Anatolian Arabic” (Otto Jastrow), “Antiochia Arabic” (Werner Arnold), “Baghdad Arabic” (Farida Abu-Haidar), “Bahraini Arabic” (Clive Holes), “Beirut Arabic” (Samia Naïm), “B’ēri Arabic” (Manfred Woidich), “Cairo Arabic” (Manfred Woidich), “Cameroon Arabic” (George Echu), “Chad Arabic” (Patrice Jullien de Pommerol), “Cilician Arabic” (Stephan Procházka), “Cypriote Maronite Arabic” (Alexander Borg), and “Damascus Arabic” (Jerôme Lentin).

This work will constitute for years to come the first reference tool for every advanced student of Arabic. It represents the state of the art of linguistic research on the Arabic language and all its varieties.

Bo Isaksson<sup>3</sup>

---

3. Uppsala University, Department of Asian and African Languages.